

## AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

JACQUES LE FATALISTE ET SON MAITRE

Texte de Denis Diderot

Adaptation scénique par Philippe Chignier

06.67.99.57.99.

[philchignier@gmail.com](mailto:philchignier@gmail.com)

Pour Ariadne, la compagnie.

« L'amour est une Joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure ».

Baruch Spinoza

Personnages :

- Le maître
- Jacques
- Le narrateur ou la narratrice
- L'auteur
- Le lecteur ou la lectrice

Les personnages peuvent être interprétés par deux comédiens, au gré de combinaisons variées. Seuls bien sûr le personnage de Jacques et celui du maître demeureront constants. Pour le cas où plus de deux comédien(ne)s interprètent la pièce, narrateur et lecteur peuvent être des personnages féminins.

Episode I

*I – La Halte*

Le maître : C'est un grand mot que cela.

Jacques : Mon capitaine ajoutait que chaque balle qui partait d'un fusil avait son billet.

Le maître : Et il avait raison...

Jacques : Que le diable emporte le cabaretier et son cabaret !

Le maître : Pourquoi donner au diable son prochain ? Cela n'est pas chrétien.

Jacques : C'est que, tandis que je m'enivre de son mauvais vin, j'oublie de mener nos chevaux à l'abreuvoir. Mon père s'en aperçoit ; il se fâche. Je hoche de la tête ; il prend un bâton et m'en frotte un peu durement les épaules. Un régiment passait pour aller au camp devant Fontenoy ; de dépit je m'enrôle. Nous arrivons ; la bataille se donne.

Le maître : Et tu reçois la balle à ton adresse.

Jacques : Vous l'avez deviné ; un coup de feu au genou ; et Dieu sait les bonnes ou mauvaises aventures amenées par ce coup de feu. Elles se tiennent ni plus ni moins que les chaînons d'une gourmette. Sans ce coup de feu, par exemple, je crois que je n'aurais été amoureux de ma vie, ni boiteux.

Le maître : Tu as donc été amoureux ?

Jacques : Si je l'ai été !

Le maître : Et cela par un coup de feu ?

Jacques : Par un coup de feu.

Le maître : Tu ne m'en as jamais dit un mot.

Jacques : Je le crois bien.

Le maître : Et pourquoi cela ?

Jacques : C'est que cela ne pouvait être dit ni plus tôt ni plus tard.

Le maître : Et le moment d'apprendre ces amours est-il venu ?

Jacques : Qui le sait ?

Le maître : A tout hasard, commence toujours...

## *II – Roman*

Le narrateur : Jacques commença l’histoire de ses amours. C’était l’après-dîner : il faisait un temps lourd ; son maître s’endormit. La nuit les surprit au milieu des champs ; les voilà fourvoyés. Voilà le maître dans une colère terrible et tombant à grands coups de fouet sur son valet, et le pauvre diable disant à chaque coup : « Celui-là était apparemment écrit là-haut... ».

L’auteur : Vous voyez, lecteur, que je suis en beau chemin, et qu’il ne tiendrait qu’à moi de vous faire attendre un an, deux ans, trois ans, le récit des amours de Jacques, en le séparant de son maître et en leur faisant courir à chacun tous les hasards qu’il me plairait. Qu’est-ce qui m’empêcherait de marier le maître et de le faire cocu ? D’embarquer Jacques pour les îles ? D’y conduire son maître ? De les ramener tous les deux en France sur le même vaisseau ? Qu’il est facile de faire des contes ! Mais ils en seront quittes l’un et l’autre pour une mauvaise nuit, et vous pour ce délai.

Le narrateur : L’aube du jour parut. Ils allèrent quelques temps en silence. Lorsque chacun fut un peu remis de son chagrin, le maître dit à son valet :

## *III – Prémisses aux amours de Jacques*

Le maître : Eh bien, Jacques, où en étions-nous de tes amours ?

Jacques : Nous en étions, je crois, à la déroute de l’armée ennemie. On se sauve, on est poursuivi, chacun pense à soi. Je reste sur le champ de bataille, enseveli sous le nombre de morts et de blessés, qui fut prodigieux. Ah ! Monsieur, je ne crois pas qu’il y ait de blessures plus cruelles que celle du genou.

Le maître : Allons donc, Jacques, tu te moques.

Jacques : Non, pardieu, Monsieur, je ne me moque pas ! Il y a là je ne sais combien d'os, de tendons, et bien d'autres choses qu'ils appellent je ne sais comment...Voilà le train du monde : vous qui n'avez été blessé de votre vie et qui ne savez pas ce que c'est qu'un coup de feu au genou, vous me soutenez, à moi qui boite depuis vingt ans...Quoiqu'il vous plaise d'en penser, la douleur de mon genou fracassé était excessive ; elle s'accroissait encore par la dureté de la voiture, par l'inégalité des chemins, et à chaque cahot je poussais un cri aigu.

Le maître : Parce qu'il était écrit là-haut que tu crierais ?

Jacques : Assurément ! Je perdais tout mon sang, et j'étais un homme mort si notre charrette, la dernière de toute la ligne, ne se fût arrêtée devant une chaumière. Là, je demande à descendre ; on me met à terre. Une jeune femme, qui était debout à la porte de la chaumière, rentra chez elle et en sortit presque aussitôt avec un verre et une bouteille de vin. J'en bus un ou deux coups à la hâte. On se disposait à me rejeter parmi mes camarades, lorsque, m'attachant fortement aux vêtements de cette femme et à tout ce qui était autour de moi, je protestai que je ne remonterais pas et que, mourir pour mourir, j'aimais mieux que ce fût à l'endroit où j'étais qu'à deux lieues plus loin.

En achevant ces mots, je tombai en défaillance.

Au sortir de cet état, je me trouvai déshabillé et couché dans un lit qui occupait un des coins de la chaumière, ayant autour de moi un paysan, le maître du lieu, sa femme, la même qui m'avait secouru, et quelques petits enfants. La femme avait trempé le coin de son tablier dans du vinaigre et m'en frottait le nez et les tempes.

Le maître : Ah, malheureux ! Ah, coquin ! Infâme, je te vois arriver.

Jacques : Mon maître, je crois que vous ne voyez rien.

Le maître : N'est-ce pas de cette femme dont tu vas devenir amoureux ?

Jacques : Et quand je serais devenu amoureux d'elle, qu'est-ce qu'il y aurait à dire ? Est-ce qu'on est maître de devenir ou de ne pas devenir amoureux ? Et quand on l'est, est-on maître d'agir comme si on ne l'était pas ? Si cela eût été écrit là-haut, tout ce que vous vous disposez à me dire, je me le serais dit ; je me serais

souffleté ; je me serais cogné la tête contre le mur ; je me serais arraché les cheveux : il n'en aurait été ni plus ni moins, et mon bienfaiteur eût été cocu.

Le maître : Mais en raisonnant à ta façon, il n'y a point de crime qu'on ne commît sans remords.

Jacques : Ce que vous m'objectez là m'a plus d'une fois chiffonné la cervelle ; malgré tout cela, j'en reviens toujours au mot de mon capitaine : « Tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas est écrit là-haut ». Savez-vous, Monsieur, quelque moyen d'effacer cette écriture ? Puis-je n'être pas moi ? Et étant moi, puis-je faire autrement que moi ? Puis-je être moi en un autre ? Et depuis que je suis au monde, y a-t-il eu un seul instant où cela n'ait été vrai ? Prêchez tant qu'il vous plaira, vos raisons seront peut-être bonnes ; mais s'il est écrit en moi - ou là-haut - que je les trouverai mauvaises, que voulez-vous que j'y fasse ?

Le maître : Je rêve à une chose : c'est si ton bienfaiteur eût été cocu parce qu'il était écrit là-haut, ou si cela était écrit là-haut parce que tu ferais cocu ton bienfaiteur ?

Jacques : Tous les deux étaient l'un à côté de l'autre. Tout a été écrit à la fois. C'est comme un grand rouleau que l'on déplie petit à petit.

#### *IV – La mauvaise auberge*

Le narrateur : Tandis que nos deux théologiens disputaient sans s'entendre, comme il peut arriver en théologie, la nuit s'approchait. Ils traversaient une contrée peu sure en tous temps, et qui l'était bien moins encore alors que la mauvaise administration et la misère avaient multiplié sans fin le nombre des malfaiteurs. Ils s'arrêtèrent dans la plus misérable des auberges. L'hôte, l'hôtesse, les enfants, les valets, tout avait l'air sinistre. Ils entendaient à côté d'eux les ris immodérés et la joie tumultueuse d'une douzaine de brigands qui les avaient précédés et qui s'étaient emparés de toutes les provisions. Jacques était assez tranquille ; il s'en

fallait beaucoup que son maître le fût autant. Celui-ci promenait son souci de long en large, tandis que son valet dévorait quelques morceaux de pain noir, et avalait en grimaçant quelques verres de mauvais vin...Ils en étaient là lorsqu'ils entendirent frapper à leur porte : c'était un valet que ces insolents et dangereux voisins avaient contraint d'apporter à nos deux voyageurs tous les os d'une volaille qu'ils avaient mangée. Jacques, indigné, prend les pistolets de son maître.

Le maître : Où vas-tu ?

Jacques : Laissez-moi faire.

Le maître : Où vas-tu ? te dis-je.

Jacques : Mettre à la raison cette canaille.

Le maître : Sais-tu qu'ils sont une douzaine ?

Jacques : Fussent-ils cent, le nombre n'y fait rien, s'il est écrit là-haut qu'ils ne sont pas assez.

Le maître : Que le diable t'emporte avec ton impertinent dicton !

Le Narrateur : Jacques s'échappe des mains de son maître, entre dans la chambre de ces coupe-jarrets, un pistolet armé dans chaque main.

Jacques : Vite, qu'on se couche, le premier qui remue je lui brûle la cervelle.

Le narrateur : Jacques avait l'air et le ton si vrais que ces coquins, qui prisaient la vie autant que d'honnêtes gens, se lèvent de table sans souffler mot, se déshabillent et se couchent.

Son maître, incertain sur la manière dont cette aventure finirait, l'attendait en tremblant.

Jacques rentra chargé des dépouilles de ces gens ; il s'en était emparé pour qu'ils ne fussent pas tentés de se relever ; il avait éteint leur lumière et fermé à double tour leur porte, dont il tenait la clé avec un de ses pistolets.

Jacques : A présent, Monsieur, nous n'avons plus qu'à nous barricader en poussant nos lits contre cette porte, et à dormir paisiblement...

*Tout le monde va se coucher. Un temps.*

Le lecteur : Comment s'étaient-ils rencontrés ?

L'auteur : Par hasard, comme tout le monde.

Le lecteur : Comment s'appelaient-ils ?

L'auteur : Que vous importe ?

Le lecteur : D'où venaient-ils ?

L'auteur : Du lieu le plus prochain.

Le lecteur : Que disaient-ils ?

L'auteur : Le maître ne disait rien ; et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut.

Le lecteur : Où allaient-ils ?

L'auteur : Sait-on jamais où l'on va ?

## Episode II